

# HERMANN AUGUST FRANCKE : *RÉCIT DE LA CONVERSION, 1692*

Introduction par Dominique BOUREL  
Traduction par Anne LAGNY

## INTRODUCTION

La traduction du texte de Francke qui suit est intéressante pour deux raisons au moins : elle est d'abord une des trop rares occasions de mentionner cette figure capitale du piétisme ; elle fait découvrir, ensuite, un jalon essentiel de l'histoire de la psychologie, qui doit beaucoup à la sécularisation de l'autobiographie piétiste, genre très cultivé au XVIII<sup>e</sup> siècle et inauguré par notre texte. Né à Lübeck en 1663, August Hermann Francke étudie, aux universités de Erfurt, Kiel et Leipzig, la théologie et les langues anciennes, surtout l'hébreu. Il fonde un collegium philobiblicum et traduit le *Guide spirituel* de Michael Molinos, d'italien en latin. Le contact avec la piété mystique et quiétiste fut très fécond pour lui, comme les « combats spirituels » qu'elle évoque et que nous retrouverons plus bas.

En 1687, il effectue un voyage d'étude à Lunebourg afin de parfaire ses connaissances exégétiques chez le superintendant Caspar Hermann Sandhagen. On lui demande un sermon et il choisit Jean 20, 31. C'est alors que survient l'expérience relatée par ce texte, la conversion, la *Bekehrung*. Elle deviendra le modèle de la conversion piétiste. Ni Luther ni Spener n'avaient pensé un tel événement, datable avec précision, qui fait basculer la vie du non-sens au sens. L'expérience du doute, et même de la mort de Dieu, peut-être un peu rhétorisée, est un document quasi unique pour le temps. Les experts divergent, comme il se doit, sur le fait de savoir si Francke est éloigné de sa tradition luthérienne et piétiste et dans quelle mesure ; il est certain que le *simul justus et peccator* est remplacé par une autre alternative, « non régénéré et régénéré », c'est-à-dire entré ou non dans une vie nouvelle ; cette option ontologique acquiert une plus grande importance car elle doit être inscrite dans le temps de façon précise et transmise à une communauté de croyants.

Transformé par cette épreuve et sa victoire, Francke part pour Hambourg où il fréquente des cercles piétistes, avant de revenir à Leipzig y reprendre

ses cours. Il est alors à la tête du mouvement piétiste de la ville : il souhaite un retour à la Bible, une exégèse partagée dans les *collegia pietatis*, et lutte contre l'orthodoxie luthérienne. Les combats font rage à Leipzig, d'autant plus que Francke reçoit l'appui d'un jeune philosophe promis à un brillant avenir et qu'il retrouvera à Halle, Christian Thomasius. En 1690, les réunions piétistes sont interdites et Francke doit partir pour Erfurt, puis comme pasteur à la paroisse Saint Georges de Glaucha près de Halle. Il enseigne aussi le grec et les langues orientales dans ce qui est en train de devenir une université (elle sera fondée en 1694). Durant trente-cinq ans — il meurt en 1727 — il y développera tous ses talents. Outre une grosse œuvre théologique et exégétique, il fonde un complexe caritativo-pédagogique autour de l'orphelinat, avec plusieurs écoles, une imprimerie, une librairie, une pension, un *paedagogium regium*, un *seminarum praeceptorum* et une célèbre *Bibelanstalt*, grâce à l'appui du baron Carl Hildebrand von Canstein. Il faut dire que Halle et Francke seront très aidés par Frédéric Guillaume I<sup>er</sup> de Prusse qui vit très vite l'utilité de ce mouvement pour son jeune pays alors en pleine croissance. Le piétisme devint, en effet, une véritable culture politique touchant toutes les strates de la société, efficace économiquement, imposante intellectuellement, bref un modèle capable même de s'exporter aux quatre coins de la planète. Il a longtemps marqué la pensée allemande, dans sa langue bien sûr, mais aussi dans son contenu et sa vie spirituelle.

Dominique BOUREL,  
*Centre de recherche français de Jérusalem,*  
5, rue Shimshon-BP 547,  
91004 Jérusalem (Israël)  
(janvier 1996).

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Sur ce mouvement, on se rapportera à l'élégante synthèse de Johannes WALLMANN, *Der Pietismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990 (= *Die Kirche in ihrer Geschichte*, Bd 4, Lieferung 0/1) et à la revue *Pietismus und Neuzeit*, publiée annuellement (Göttingen) depuis 1974.

Pour Francke et la Prusse, rappelons l'excellent article de Jean-Marie CARRÉ, « Le piétisme de Halle et la philosophie des Lumières (1690-1750) », *Revue de synthèse historique*, XXVII, 81, 1913, p. 279-308, et la récente synthèse de Richard L. GAWTHROP, *Pietism and the Making of Eighteenth-Century Prussia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

Pour le texte de Francke, on lira surtout : Erhard PESCHKE, « Die Bedeutung der Mystik für die Bekehrung August Hermann Franckes », 1966, in Id., *Bekehrung und Reform. Ansatz und Wurzeln der Theologie August Hermann Franckes*, Bielefeld, Luther-Verlag, 1977, p. 13-40 et Friedrich DE BOOR, « Erfahrung gegen Vernunft. Das Bekehrungserlebnis A. H. Franckes », in *Der Pietismus in Gestalten und Wirkungen. Festschrift Martin Schmidt*, Hrsg. Heinrich BORNKAMM, Bielefeld, Luther-Verlag, 1975, p. 120-138. Depuis le retour à la liberté en ex-RDA, les « Fondations Francke » retrouvent progressivement toutes leurs activités. C'est là que sont hébergés le Centre d'études sur le piétisme ainsi que de magnifiques archives.

TRADUCTION<sup>1</sup>

Quant à mon christianisme, en particulier durant les premières années de mon séjour à Leipzig, il était bien médiocre et bien tiède. Mon intention était de devenir un homme distingué et savant ; les richesses et la vie facile ne m'auraient pas déplu, à cela près que je ne voulais pas me donner l'air de les rechercher. Les mouvements de mon cœur étaient vains et allaient vers l'avenir qui n'était pas dans mes mains. J'étais plus en peine de plaire aux hommes et de gagner leur faveur que du Dieu vivant dans le ciel. Dans mon extérieur aussi je me conformais au monde, par une parure superflue et autres vanités. En somme, au-dehors comme au-dedans, j'appartenais au monde, et loin d'avoir régressé dans le mal, j'y avais progressé. Ma science s'était bien accrue, mais je n'en étais que plus enflé. En l'occurrence, je n'ai pas sujet de me plaindre de Dieu. Car Il ne laissait pas de toucher souvent et fortement ma conscience, en m'appelant par sa Parole à la pénitence. Sans doute, j'étais convaincu de n'être pas dans la disposition droite. Souvent aussi je me jetais à genoux et jurais à Dieu de m'améliorer, mais l'issue prouvait que ce n'avait été qu'une chaleur passagère. Je savais me justifier devant les hommes, mais le Seigneur connaissait mon cœur. J'étais dans une grande inquiétude et dans une grande misère ; pourtant je ne faisais pas à Dieu l'honneur de confesser la raison de ce trouble et de chercher auprès de lui seul la paix véritable. Je voyais bien que je ne pouvais pas me reposer dans les principes sur lesquels je fondais mes actes ; pourtant, je me laissais engourdir toujours davantage par ma nature corrompue à différer ma pénitence de jour en jour. Ainsi, tout ce que je puis dire, c'est que pendant vingt-quatre ans, je n'ai guère valu mieux qu'un arbre stérile, dont le feuillage est abondant, mais les fruits pour la plupart pourris. Dans cet état, pourtant, ma vie agréait au monde, de sorte que nous vivions en bonne intelligence. Car j'aimais le monde, et le monde m'aimait. J'étais à l'abri de toutes poursuites, parce que j'avais appris à être pieux en apparence devant les pieux, et méchant en vérité avec les méchants, et à changer au gré des circonstances. Je ne m'étais pas fait

---

1. Le texte autobiographique à partir duquel Anne Lagny a effectué cette traduction figure dans le recueil : August Hermann FRANCKE, *Werke in Auswahl*, éd. Erhard PESCHKE, Bielefeld, Luther-Verlag, 1969, p. 5-29. Nous avons laissé de côté la première partie du texte, consacrée à l'itinéraire de formation de Francke, pour ne retenir que la fin, centrée autour de l'événement de la conversion. Nous remercions vivement le professeur Udo Sträter, directeur du Interdisziplinäres Zentrum für Pietismusforschung de l'université Martin-Luther de Halle, qui a bien voulu nous faire bénéficier de sa grande érudition.

d'ennemis au nom de la vérité parce que je n'aimais pas me faire des ennemis, et que d'ailleurs, je ne pouvais pas proclamer la vérité d'un cœur sincère puisque moi-même je n'y conformais pas ma vie. Mais cette paix avec le monde n'apportait pas le repos à mon cœur, bien au contraire : le souci de l'avenir, la soif des honneurs, l'avidité de tout savoir, la recherche de la faveur et de l'amitié des hommes et autres vices semblables découlant de l'amour du monde, et surtout la mauvaise conscience de n'être pas dans une disposition droite, ce ver qui me rongait secrètement, ballottaient mon cœur tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme sur une mer démontée. Toutefois, cet état demeurerait caché la plupart du temps, de sorte que souvent, ma gaieté extérieure surpassait celle des autres. C'est dans cet état que j'ai passé le plus clair de mon temps à Leipzig, et jusqu'à l'année 1687, je n'ai pas souvenir d'avoir jamais entrepris de m'améliorer sérieusement et profondément. Mais vers la vingt-quatrième année de mon âge, je commençai à faire retour sur moi-même, à connaître plus profondément la misère de mon état et à aspirer plus sérieusement à la délivrance de mon âme. Si je devais dire ce qui m'en a donné la première occasion, je répondrais assurément que, outre la grâce de Dieu en tout temps prévenante, ce furent, extérieurement, mes études de théologie que j'avais menées exclusivement dans la direction de la science et de la seule raison, au point que je présumais qu'il me serait impossible de donner le change, ou de me faire établir dans un ministère public pour prêcher aux gens ce dont je ne serais pas moi-même convaincu dans mon cœur. Je vivais encore au milieu d'une société mondaine, assailli de tous côtés par les séductions du péché. Il s'y ajoutait une longue habitude. Mais nonobstant tout cela, mon cœur était mû par le Dieu Très-Haut à m'humilier devant lui, à lui demander grâce et à l'implorer souvent à genoux qu'il veuille bien m'établir dans un autre genre de vie pour faire de moi un véritable enfant de Dieu. J'étais à présent comme il est dit dans l'Épître aux Hébreux 5, 12 : « Alors qu'avec le temps vous devriez être devenus des maîtres, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide. » Car j'avais étudié la théologie durant sept années environ, je connaissais fort bien notre dogme, et comment le défendre, les objections de nos adversaires, j'avais lu et relu l'Écriture d'un bout à l'autre, non moins qu'un nombre considérable de livres pratiques, mais comme je n'avais compris ces matières que par la raison et la mémoire, et que chez moi, la Parole de Dieu n'était pas transformée en vie parce que j'avais laissé étouffer sans fruit la vivante semence de la Parole de Dieu, il fallait en quelque sorte que je recommence au début pour entreprendre de devenir chrétien. Mais voilà que je trouvai mon état si embrouillé, et moi-même entouré de tant d'obstacles et de distractions qui venaient du monde, que je

me faisais l'effet d'un homme enfoncé dans la boue, qui parvient à sortir un bras, mais ne trouve pas la force de se dégager complètement ; ou encore d'un homme dont les mains, les pieds et tout le corps sont retenus par des liens et des chaînes, qui rompt une corde et désire ardemment qu'on le délivre des autres. Mais Dieu, le Dieu de fidélité et de vérité, me prévenait en tout temps par sa grâce, et me préparait la voie pour que ma vie lui agrée de jour en jour davantage. La force de sa main leva bientôt les empêchements extérieurs les plus pesants, de sorte que j'en fus déchargé à mon insu, et comme il changeait mon cœur dans le même temps, je saisis avec avidité toute occasion de le servir avec plus de zèle. Dans cet état, j'étais comme plongé dans l'obscurité, comme si j'avais un voile devant les yeux. C'était comme si j'avais posé un pied sur le seuil du temple, et que je ne pouvais pourtant pas y entrer tout à fait, retenu que j'étais par un amour du monde si profondément enraciné. La conviction était très grande dans mon cœur, mais l'habitude ancienne me portait à des paroles et à des œuvres irréfléchies, si diverses et multiples qu'elles me plongeaient dans une grande angoisse. Et cependant, il y avait dans mon cœur un tel fondement que j'avais un grand amour pour la sainteté et que j'en parlais sans fausseté avec un grand sérieux, en témoignant à de bons amis mon intention de vivre dès lors pour faire honneur à Dieu, de sorte que j'étais tenu par quelques-uns pour un chrétien zélé et que, par la suite, de bons amis me confessèrent que dès cette époque, ils avaient senti en moi un changement notable. Pour moi, je sais bien, et le Seigneur Dieu ne l'ignore pas, qu'à ce moment-là encore, l'esprit de ce monde triomphait en moi, et que le mal y avait pris la force d'un géant contre lequel un enfant se rebelle. Quelle misère plus grande que la mienne, si j'étais resté dans cet état, moi qui touchais d'une main au ciel, et de l'autre à la terre, qui voulais goûter tout ensemble l'amour de Dieu et l'amour du monde, ou alors qui résistais tantôt à l'un, tantôt à l'autre sans être bien ni avec l'un, ni avec l'autre. Mais qu'il est grand, l'amour que Dieu a manifesté au genre humain dans le Christ Jésus ! Dieu ne me rejeta pas pour la profonde corruption dans laquelle j'avais croupi, mais eut patience avec moi et assista ma faiblesse, de sorte que je ne laissais pas sombrer mon courage, mais espérais toujours davantage déboucher sur une vie véritable qui vient de Dieu. J'avais fait sur moi force expérience que l'on n'a pas sujet de se plaindre de Dieu, mais qu'il est prêt à ouvrir toutes grandes ses portes lorsqu'il trouve un cœur dont l'intention est pure, et qui cherche son visage avec droiture. Dieu m'a pour ainsi dire chaque fois précédé, il a ôté de mon chemin toutes les embûches et les pierres pour me convaincre que ma conversion n'était pas mon œuvre, mais la sienne. Dieu me prit par la main et me guida comme une mère la faiblesse de son enfant, et son amour était si grand, si débordant qu'il me rattrapait quand je m'étais arraché à sa main, et en retour, il me faisait sentir la férule de son châtement.

Enfin, il exauça aussi ma prière en me mettant dans un état libre et sans attaches, où je n'avais pas affaire avec le monde, ou si peu que j'aurais été bien injuste de me plaindre des obstacles extérieurs qui me détournaient de mon christianisme. Car Dieu fit en sorte que je fus obligé de quitter Leipzig, où l'un et l'autre obstacle me retenaient encore prisonnier, il disposa le cœur de mon oncle Gloxinius à m'accorder une nouvelle fois la bourse Schabbel : mon oncle exigea très sérieusement que je me consacre avant tout à l'étude de l'exégèse, et m'enjoignit de partir à Lunebourg pour profiter de l'enseignement du sieur Sandhagen, à l'époque surintendant à Lunebourg, à présent intendant général dans le Holstein. Je me rendis là-bas à la Saint-Michel 1687, avec une joie d'autant plus vive que j'espérais par ce moyen atteindre plus sûrement mon but essentiel, qui était de devenir un vrai chrétien. Ici, tous les obstacles extérieurs furent ôtés pour ainsi dire d'un seul coup par la bonté de Dieu. J'avais une petite chambre pour moi seul, où nul ne venait me troubler ou me déranger dans mes bonnes pensées, et en outre, je soupais chez de chrétiennes et saintes personnes.

À peine étais-je arrivé que l'on me demanda de prêcher dans la Johanneskirche, et ce assez longtemps avant le moment où je devais prononcer ce prêche. Or, mon esprit était déjà dans une disposition telle que je ne recherchais pas seulement l'exercice de la prédication, mais principalement l'édification des auditeurs. Or donc, comme j'y songeais, je tombai sur le texte (Jean 20, 31) : « Ceci est écrit pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » En lisant ce texte, je pensai en particulier saisir l'occasion de traiter de la vraie foi vivante, bien différente d'une foi illusoire, qui est le seul fruit de l'imagination. Or, à présent que j'y appliquais très sérieusement mon esprit, il me vint à l'idée que je ne trouvais pas en moi-même cette sorte de foi que j'allais requérir dans mon prêche. Je cessai donc de réfléchir à mon prêche, trouvant ample matière avec moi-même. Car mon cœur était de plus en plus affecté à l'idée que je n'avais pas encore la foi véritable. Je pensais ainsi me reconforter et chasser ces tristes pensées, mais rien n'y faisait. Jusqu'à présent, j'avais accoutumé seulement de convaincre ma raison, parce que dans mon cœur, je n'avais que peu d'expérience de la nouvelle nature de l'Esprit. Je pensai donc recourir ici aussi aux mêmes moyens, mais tous mes efforts pour m'aider ne faisaient que me précipiter davantage dans l'inquiétude et le doute. Je pris le *Collegium systematicum manu scriptum* de Johannes Musaeus avec lequel je m'étais familiarisé jusqu'alors pour d'autres, mais je fus contraint de le reposer et ne trouvai rien à quoi me tenir. Je me dis que je pouvais encore me tenir à l'Écriture sainte, mais bientôt j'en vins à me demander : Qui sait si l'Écriture sainte est bien la Parole de Dieu ? Les Turcs invoquent leur Coran, et les Juifs leur Talmud. Qui dira maintenant lequel a raison ? Ces pensées prenaient tou-

jours plus d'empire, au point que finalement, de tout ce que j'avais appris sur Dieu et sur la révélation de sa nature et de sa volonté durant ma vie, et surtout au long des huit années qu'avaient duré mes études de théologie, il ne me resta plus rien en quoi mon cœur pût croire. Car je ne croyais même plus qu'il y eût un Dieu dans le ciel, et donc tout était perdu : je ne pouvais plus me tenir à la parole de Dieu ou à celle des hommes, à ce moment, je ne trouvais pas plus de force dans l'une que dans l'autre. Non pas que je sois empli d'une telle scélératesse que, d'un cœur mondain, j'aie dispersé au vent la vérité de Dieu. Comme j'aurais aimé avoir gardé toute ma foi, mais cela m'était impossible. Je cherchai d'une manière ou d'une autre à me secourir moi-même, mais rien n'y faisait. Durant ce temps, Dieu ne laissait pas de se manifester à ma conscience. Car alors même que j'en étais à renier véritablement Dieu dans mon cœur, toute ma vie se présenta devant mes yeux, comme l'homme au sommet d'une tour embrasse du regard la ville tout entière. Je commençai par dénombrer mes péchés, mais bientôt s'ouvrit leur source principale, à savoir le manque de foi, ou plutôt la foi illusoire dont je m'étais abusé si longtemps. Et alors toute ma vie, toutes mes actions, mes paroles et mes pensées se présentèrent à mes yeux comme péché et grande abomination devant Dieu. Mon cœur était dans les affres d'avoir pour ennemi celui qu'il reniait et auquel il ne pouvait croire. Cette détresse m'arracha bien des larmes, alors que je n'y suis pas naturellement enclin. Tantôt je restais assis à pleurer, tantôt je marchais de long en large, en proie à un violent chagrin, tantôt je tombais à genoux et invoquais celui que je ne connaissais pas. Si Dieu existe véritablement, disais-je, qu'il ait pitié de moi. Et ces sentiments m'agitaient à maintes reprises. En présence d'autres personnes, je travestissais de mon mieux ma misère intérieure.

Un jour, à la fin du souper, je demandai à mon hôte de m'accompagner chez un surintendant qui habitait à proximité de là. Il y consentit. À cet instant, j'étais debout face à la table et je pris le Nouveau Testament en grec. Au moment où je l'ouvrais, mon hôte me dit : « Oui, c'est vraiment un grand trésor que nous avons là. » Je me retournai et lui demandai s'il voyait à quelle page j'avais ouvert le livre. Il me répondit que non. Eh bien, dis-je, qu'il voie la réponse : « Mais ce trésor, nous le portons en des vases d'argile » (II<sup>e</sup> Épître aux Corinthiens 4, 7). Ces mots me frappèrent la vue au moment même où il parlait. Cet incident me toucha un peu le cœur, et je m'avisai que cela n'était sans doute pas arrivé par hasard ; il sembla aussi qu'une sorte de consolation cachée se répandait par là dans mon cœur. Mais mon esprit athée se servit bientôt de la raison corrompue comme de son instrument pour m'arracher du cœur la vertu de cette parole divine. Je suivis avec mon hôte le chemin que nous avions décidé et nous trouvâmes chez lui le surintendant dont j'ai parlé, qui nous mena dans la salle et nous

fit prendre un siège. Nous étions à peine assis que le surintendant commença à parler des signes auxquels l'homme connaissait s'il avait la foi ou non. Tous deux échangèrent sur cette matière divers propos susceptibles sans doute d'affermir un croyant. Je restais assis à les écouter, d'abord avec étonnement, me demandant si c'était le hasard qui les avait amenés à cet entretien si extrêmement nécessaire pour moi, alors qu'aucun d'entre eux, ni d'ailleurs aucun homme au monde, n'avait le moindre soupçon de mon état. Je les écoutai pourtant avec grande attention, sans que mon cœur s'en apaise, bien au contraire : je n'en étais que plus convaincu de ne pas avoir la foi, parce que je reconnaissais en moi précisément le contraire des marques de la foi, telles qu'ils les citaient à partir du fondement de l'Écriture. Comme nous avions pris congé et que je retournais vers la ville avec mon hôte, je lui découvris mon cœur en disant que s'il savait dans quel état j'étais, il s'étonnerait qu'ils en soient venus justement à parler de ces choses. Et comme il me demandait : dans quel état ? je lui répondis que je n'avais pas la foi. Il s'en effraya et chercha à produire tous les motifs de me reconforter. Je m'y opposai par ma raison et j'en arrivai enfin à la conclusion que ce qu'il avait avancé pouvait bien l'affermir, mais quant à moi, cela ne pouvait m'être d'aucun secours. À présent, j'aurais souhaité avoir gardé cela pour moi.

Durant ce temps, je continuais à vaquer à mes activités comme auparavant et je persévérais dans mes prières lors même que mon cœur les reniait absolument. Le jour suivant, qui était un dimanche, je pensai me mettre au lit dans la même inquiétude que précédemment, en réfléchissant aussi que, si aucun changement ne se produisait, je renoncerais à prononcer ce prêche, parce que je ne pourrais pas prêcher dans l'incroyance et contre mon propre cœur, et donc tromper les gens. Je ne sais pas non plus si cela m'aurait été possible. Car je sentais par trop cruellement ce que c'était que de ne pas avoir de Dieu auquel le cœur puisse se tenir ; de pleurer sur ses péchés sans savoir pourquoi, ou qui était celui qui arrachait ces larmes, et s'il y avait véritablement un Dieu que l'on avait ainsi courroucé ; de voir quotidiennement sa misère et sa grande détresse sans savoir ni connaître nul salut ou refuge. Dans cette grande angoisse, le soir de ce même dimanche, je me mis encore une fois à genoux et invoquai le Dieu que je ne connaissais pas, auquel je ne croyais pas encore, en l'implorant de me sauver de cet état misérable, s'il était vrai qu'il y eût un Dieu. Et voilà que le Seigneur m'exauça, le Dieu vivant sur son trône sacré, alors que j'étais encore à genoux. Son amour de père était si grand qu'il ne voulut pas m'ôter progressivement ces doutes et cette inquiétude du cœur, ce dont je me serais bien contenté, mais pour que je fusse d'autant plus convaincu et que ma raison égarée fût retenue par un frein de rien objecter à sa force et à sa fidélité, il m'exauça soudainement. Car, comme en un tournemain, tout

mon doute s'envola, je fus assuré en mon cœur de la grâce de Dieu en le Christ Jésus, je pus appeler Dieu non seulement Dieu, mais aussi mon père, toute la tristesse et l'inquiétude de mon cœur me furent ôtées d'un seul coup, et à la place, je fus soudain inondé d'un fleuve de joie, de sorte que je mis tout mon courage à louer et célébrer Dieu qui m'avait témoigné cette grâce. Je me levai dans une autre disposition d'esprit que lorsque je m'étais agenouillé; car c'était dans un souci et un doute extrêmes que j'avais ploie le genou, et voilà que je me relevai empli d'une joie inexprimable et d'une certitude immense. En m'agenouillant, je ne croyais pas qu'il y avait un Dieu, en me levant, affranchi de la crainte et du doute, je n'aurais pas hésité à verser mon sang pour soutenir ma foi. Sur ce, je me mis au lit, mais dans l'immensité de ma joie, je ne pus trouver le sommeil, et à peine mes yeux s'étaient-ils fermés que je m'éveillai et recommençai de louer et de célébrer le Dieu vivant qui s'était donné à connaître à mon âme. Car c'était comme si, durant toute ma vie, j'avais été plongé dans une sorte de sommeil profond, comme si je n'avais agi que dans un rêve dont je ne m'éveillais que maintenant. Je n'avais besoin de personne pour me dire quelle différence il y avait entre la vie naturelle d'un homme naturel et la vie qui vient de Dieu. Car j'avais l'impression d'avoir été mort, et voilà que j'étais venu à la vie. Je ne pus demeurer couché toute la nuit, la joie me fit sauter à bas de mon lit pour louer le Seigneur mon Dieu. Oui, c'était pour moi bien trop peu que de louer Dieu, je désirais que tous louent le nom du Seigneur avec moi. Vous, anges du ciel, criez, louez avec moi le nom du Seigneur qui m'a témoigné tant de miséricorde. Ma raison était maintenant dans une sorte d'éloignement, la victoire lui avait été arrachée des mains, car la force de Dieu l'avait assujettie à la foi. Pourtant, elle se rappelait à mon esprit de temps à autre : ne se pourrait-il pas aussi que cela fût naturel, ne pourrait-on pas aussi éprouver cette grande joie par nature? Mais moi en revanche, je fus aussitôt tout à fait convaincu que le monde entier, dans tous ses plaisirs et toute sa splendeur, ne pouvait éveiller dans le cœur humain de douceur égale à celle-ci, et je vis bien, dans la foi, que le monde, avec l'attrait du plaisir mondain, ne pourrait plus grand chose sur moi, après un tel avant-goût de la grâce et de la bonté de Dieu. Car désormais les torrents de l'eau vive m'étaient devenus par trop aimables, de sorte que j'oubliai aisément les flaques putrides de ce monde. Oh! qu'il me fut agréable, ce premier lait si doux dont Dieu nourrit ses débiles enfants. Maintenant, je citais le Psaume 36 : « Qu'il est précieux, ton amour, ô Dieu! Ainsi les fils des hommes à l'ombre de tes ailes ont abri. Ils s'enivrent de la graisse de ta maison, au torrent de tes délices tu les abreuves; en toi est la source de vie, par ta lumière nous voyons la lumière. »

J'éprouvai à présent la vérité de ce que dit Luther dans sa préface à l'Épître aux Romains : « La foi est œuvre divine en nous, qui nous trans-

forme et nous régénère par Dieu (Jean 1, 12) et tue le vieil Adam, fait de nous de tout autres hommes par le cœur, le courage, l'esprit et toutes les forces, et nous apporte l'Esprit Saint. » Et : « La foi est une confiance vivante, téméraire en la grâce de Dieu, si certaine qu'elle mourrait bien mille morts pour elle. Et cette confiance et connaissance de la grâce divine donne la joie, la force et la gaîté envers Dieu et toutes les créatures, voilà tout ce que fait l'Esprit Saint dans la foi. »

Dieu avait maintenant empli mon cœur d'amour pour lui tandis qu'il se donnait à connaître à moi comme le bien suprême et le seul inestimable. C'est pourquoi aussi, le jour suivant, je pus raconter, non sans larmes, à mon hôte, qui avait su la misère de mon état antérieur, ce qu'avait été ma délivrance, ce dont il se réjouit avec moi. Le mercredi suivant, je m'acquittai aussi du sermon qui m'avait été commandé, dans l'allégresse de mon cœur, et dans la conviction divine de la vérité de Jean, chapitre 20, verset 21 [*sic*] que j'ai évoquée plus haut, et je pus acquiescer à la vérité de ce passage de la II<sup>e</sup> Épître aux Corinthiens 4, 13 : « Mais, possédant ce même esprit de foi dont il est écrit : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*, nous croyons, nous aussi, et c'est pourquoi nous parlons. »

Et voilà donc le temps d'où je peux dater à proprement parler ma conversion véritable. Car à partir de cette époque, mon christianisme a eu une consistance, et à partir de là, il m'a été chose facile de renier l'être non divin et les plaisirs mondains et de vivre dans ce monde avec discipline, droiture et sainteté; à partir de là, je me suis tenu constamment à Dieu, et j'ai estimé pour rien l'avancement, les honneurs et la considération aux yeux du monde, les richesses et la vie facile, les réjouissances extérieures et mondaines; et comme je m'étais fait auparavant une idole de l'érudition, je vis à présent que la foi de la taille d'un grain de moutarde valait davantage que cent sacs d'érudition, et que toute science apprise aux pieds de Gamaliel était à estimer comme de l'ordure au regard de la connaissance surabondante de Jésus-Christ notre Seigneur.

À partir de là aussi, j'ai commencé à connaître ce qu'était le monde et en quoi il était différent des enfants de Dieu. Car le monde commença aussi bientôt à me haïr et à me désigner comme ennemi, ou alors à faire sentir sa répugnance et son dégoût de mon action, et aussi à se plaindre ou à me piquer de l'aiguillon des mots, les gens disant que je les pressais de s'orienter vers un christianisme sérieux davantage qu'ils ne l'estimaient nécessaire. Mais en cela il faut aussi que je loue la grande fidélité et sagesse de Dieu qui ne souffre pas qu'un enfant faible périsse par une nourriture trop forte, une plante délicate par un vent trop rude; c'est lui qui sait le mieux le temps et la mesure de ce qu'il doit infliger à ses enfants pour éprouver et purifier leur foi. Ainsi donc, les épreuves ne m'ont jamais manqué, mais Dieu y a en tout temps ménagé ma faiblesse, commençant par m'attribuer

une faible mesure de souffrance, pour l'augmenter peu à peu, si bien qu'en tout temps, selon la force divine qu'il m'avait accordée, la dernière et la plus grande était devenue bien plus légère à porter que la première et la moindre.